ALEX CAINE

Charlie contre les Hells

Vivez l'une des plus violentes guerres entre motards

LES EDITIONS DE L'HOMME

Table des matières

Prologue
Février 2002 9

Chapitre 1 : Les origines du mal 17
Chapitre 2 : Trouver le Nord 41
Chapitre 3 : Le roi des hors-la-loi 63
Chapitre 4 : Une guerre en Ontario 91
Chapitre 5 : Changer son fusil d'épaule 107
Chapitre 6 : La conquête de l'Allemagne et des Pays-Bas 131
Chapitre 7 : Débandade en Amérique du Nord 159
Chapitre 8 : L'invasion britannique 177
Chapitre 9 : La conquête des antipodes 195
Chapitre 10 : La porte de l'Ouest 213
Chapitre 11 : La ruée vers l'Ouest 231

Épilogue 245
Annexe 1
Où sont les Outlaws ? 255
Annexe 2
Collègues et concurrents 263
Notes sur mes sources 273
Index 283

PROLOGUE

Février 2002

J'imagine la scène.

Larry Pooler frappait nerveusement, avec la paille dont il s'était servi pour boire son Coca-Cola, la surface du comptoir auquel il était accoudé. Cet ancien Para-Dice Rider devenu membre en règle des Hells Angels de London, en Ontario, dirigeait maintenant la firme 2-4 The Show Productions qui était l'organisatrice de l'événement qui prenait forme en ce moment : tout autour de lui, les exposants du Salon de la moto de London érigeaient leurs kiosques avec grand bruit ; certains exhibaient déjà, sur les tables prévues à cet effet, la marchandise qui serait proposée aux visiteurs.

Pooler songea un instant à aller chercher son gilet pare-balles au kiosque des Hells Angels, puis il se ravisa. Il était encore tôt. Il se sentait comme un jeune puceau à l'orée d'un premier rendez-vous galant, impatient de procéder alors qu'il restait encore plusieurs heures à tuer. Il patientait tant bien que mal en suivant du regard les Hells qui papillonnaient d'un kiosque à l'autre, saluant leurs condisciples à grand renfort d'accolades viriles et de vigoureuses poignées de mains.

Ces gars-là étaient ses frères, se dit-il. Pooler ne se doutait pas que la solidité de leur confrérie serait bientôt mise à rude épreuve.

Des membres des Jackals, un gang de rue associé aux Hells Angels, trottinaient entre les étals, vaquant aux tâches que leurs maîtres leur avaient confiées. Pooler se méfiait de ce club-école empressé de faire ses preuves, d'autant plus que ses membres avaient maille à partir avec les Outlaws depuis l'attentat bâclé du mois dernier, attentat au cours duquel ils avaient tenté d'éliminer

Thomas Hughes, un ex-président de chapitre et Outlaw pur et dur qui avait toujours refusé d'être assimilé par les Hells. Mais les Jackals avaient sous-estimé leur cible : Hugues avait gratifié l'un de ses attaquants d'une balle en plein estomac.

Pooler se disait que la colère et l'humiliation que ressentaient en ce moment les jeunes gangsters, alliées à leur inexpérience, les inciteraient peut-être à lancer leur attaque prématurément. Or, aujourd'hui, tout devait être minuté à la perfection. Tous les rivaux des Hells, incluant « Le Wop », devaient se trouver dans l'édifice avant que le coup soit porté. Pooler se demandait, tout en continuant de triturer nerveusement sa paille, combien d'Outlaws oseraient se manifester.

Quelques heures plus tôt, sous le couvert de leur repaire du centre-ville de Toronto, les Hells avaient décidé que cette confrontation tant attendue avec les Outlaws de l'Ontario devait avoir lieu aujourd'hui. Un affrontement brutal et décisif était envisagé, à l'issue duquel un vainqueur serait enfin couronné. Les deux clubs et leurs sympathisants disposeraient d'un quart d'heure tout au plus avant que la police ne vienne disperser l'échauffourée, mais durant ces quinze minutes tous les coups seraient permis. Il était peu probable que les agents de sécurité qui surveillaient l'événement aient le courage d'intervenir ; quant aux détectives de l'escouade antimotards de Toronto qui rôdaient dans les parages, ils se contenteraient sans doute d'épier la scène en prenant quelques clichés. Une poignée de policiers locaux qui n'avaient pas trouvé mieux à faire seraient sur place, mais ils mesureraient probablement leurs chances avec soin avant de sauter à pieds joints dans la mêlée.

En ce jour fatidique, le mot d'ordre des Hells était le suivant : infliger un maximum de dommages en un minimum de temps.

Le prospect des Outlaws conduisit le camion-remorque du club à travers le parc des expositions, puis pénétra dans l'aréna par l'entrée réservée aux exposants. Une fois garé, il allait devoir décharger le matériel, monter le kiosque des Outlaws et astiquer les *choppers* fraîchement modifiés qui y seraient exhibés. Tout en manœuvrant son véhicule sur le parquet du site, il avisait avec

envie les objets qui trônaient sur les tables des autres kiosques, tous ces casques flamboyants, couvercles de carter chromés et tuyaux d'échappement en acier poli qui constituaient la panoplie du parfait motard. Dans les allées, tout autour, il y avait un foisonnement de t-shirts, ceinturons et accessoires portant la griffe Harley-Davidson.

Le prospect Outlaw réalisa soudain que le site de l'exposition grouillait de membres et de sympathisants des Hells Angels. Voyant cela, il conseilla prudemment aux autres prospects qui l'accompagnaient de laisser leur veste aux couleurs des Outlaws à l'intérieur du véhicule. Il y avait assurément anguille sous roche.

Laissant les autres s'occuper de l'installation du kiosque, le conducteur resta dans le véhicule et empoigna son cellulaire. Son supérieur lui avait ordonné d'appeler dès son arrivée pour l'informer de toute présence rivale. Le prospect composa le numéro, demanda à parler au Wop, lui annonça nerveusement la nouvelle.

Le chef Outlaw avait prévu le coup. Il avait déjà dépêché trois véhicules bondés d'Outlaws à Windsor, au sud-ouest de Toronto, pour aller chercher un contingent de Bandidos américains qui les attendaient à la frontière, à la hauteur de Detroit. Ces troupes terrifiantes arriveraient sous peu à London – si elles n'y étaient déjà. Flanqués ainsi d'un bataillon de Bandidos, les Outlaws feraient une entrée en force dans l'aréna.

Pendant ce temps, une poignée de chefs d'escouade de l'OPP (Police provinciale de l'Ontario) se réunissaient dans les quartiers généraux de London pour discuter de la tempête qui se tramait au Salon de la moto. Il fallait encore prendre des décisions importantes. Les policiers savaient que les Outlaws voudraient montrer aux Bandidos qu'ils étaient prêts à faire couler le sang des Hells pour protéger leur territoire, qu'ils étaient désireux de prouver à leurs frères américains qu'ils étaient dignes de l'alliance négociée avec eux. Les Outlaws de l'Ontario étaient peut-être amoindris, mais ils n'avaient pas dit leur dernier mot.

Le fait que les Outlaws se trouvaient là, au Salon de la moto de London, leur nombre grossi par des troupes Bandidos, ne

tenait pas du hasard. Il s'agissait d'un geste concerté. Mais si les guerres de territoire étaient monnaie courante entre bandes de motards, il était plutôt rare qu'un groupe de deux cents individus se mobilise ainsi. C'était du jamais vu au Canada. Certains des policiers présents étaient assez vieux pour se souvenir d'un incident similaire, survenu trois décennies plus tôt à quelque cent cinquante kilomètres au sud de là. Ceux qui étaient trop jeunes pour avoir vécu l'événement savaient fort bien comment l'histoire s'était terminée.

En mars 1971, les autorités avaient eu vent que The Breed, un club de motards du New Jersey fort de deux cents membres, projetait de confronter les Hells Angels au Salon de la moto de Cleveland, dans l'Ohio. La police ne savait pas à quoi tenait la grogne des Breed, mais flairant la catastrophe elle contacta les Hells et leur conseilla de rester à l'écart. Des Hells de l'extérieur, étant déjà en route, ne reçurent pas l'avertissement. Vingt-sept d'entre eux se sont pointés au show, et bien que plusieurs sympathisants et petits clubs-écoles fussent là pour leur prêter main-forte, ils étaient beaucoup moins nombreux que leurs rivaux. Lorsqu'un des motards de Jersey sonna l'hallali en criant « Maintenant ! », ce furent cent soixante Breed qui se ruèrent sur les soixante-dix Hells et sympathisants présents. Quand la police survint quelques minutes plus tard, le carnage allait déjà bon train. On compta sept morts au bilan final : un membre en règle, deux sympathisants des Hells et quatre Breed, tous ayant succombé à des blessures infligées par armes blanches ou contondantes. Des dizaines de motards blessés ont abouti à l'hôpital et la police a procédé à cinquante-sept arrestations. Des leaders des Breed ont admis par la suite qu'ils avaient attaqué les Hells sans raison particulière, simplement parce qu'ils avaient envie de se bagarrer.

À la lumière de ces faits vieux de plus de trente ans, les policiers de London se faisaient une bonne idée de ce qui les attendait si l'affrontement escompté était mis à exécution.

Des détectives de la Biker Enforcement Unit (BEU) avaient discrètement suivi trois des véhicules Outlaw qui s'étaient rendus à Windsor – l'un des conducteurs était en fait un agent-source de la police – et ils avaient pour mission de leur filer le train jusqu'à

London. Une autre équipe surveillait déjà le site de l'événement, au cas où les esprits s'échaufferaient plus tôt que prévu. La police locale avait sécurisé le périmètre afin de bloquer toute possibilité de fuite ; si la confrontation devenait incontrôlable, l'étau policier se resserrerait aussitôt autour de l'aréna.

Un des détectives suggéra que l'on arrête les Bandidos avant qu'ils n'arrivent en ville, ce qui aurait pour effet de désamorcer la confrontation et de protéger leur infiltrateur. Ses collègues s'opposaient à l'idée, soutenant que l'affrontement aurait lieu même s'ils coupaient les renforts. En l'absence des Bandidos, les Hells auraient l'avantage du nombre et n'hésiteraient pas à mettre le feu aux poudres. Non, il fallait plutôt que la police laisse aller les choses pour n'intervenir en force que lorsque la crise atteindrait son point critique. C'était, selon les agents de la BEU, la meilleure façon de procéder. Et puis la police n'avait-elle pas droit elle aussi à son baroud d'honneur ? À son heure de gloire ?

Il commençait à y avoir foule autour de l'aréna. Les Hells continuaient d'arriver d'un peu partout, de Toronto, de Niagara Falls et d'autres bourgades de la région. Ils furent bientôt plus d'une centaine, membres et sympathisants. Le cortège des Outlaws ne dérougissait pas lui non plus, avec des membres venus de tous les chapitres du sud de l'Ontario. Les deux groupes se jaugeaient, se tournaient autour en se lançant des coups d'œil mauvais, prêts à attaquer dès que l'ordre serait lancé, ou dès que l'autre camp oserait dire un mot de travers ou esquisser un geste menaçant.

Surpassés en nombre, les Outlaws voyaient avec dépit les rangs des Hells Angels se gonfler. C'est alors que les trois fourgonnettes bondées de Bandidos ont fait leur entrée dans l'aréna, en grande fanfare. Une fois descendus des véhicules, les motards américains saluèrent bruyamment leurs confrères ontariens, embrassant les Outlaws avec une camaraderie appuyée qui ne laissait aucun doute quant à leurs allégeances.

Les leaders des Hells se réunirent aussitôt pour discuter de ce fâcheux revirement. L'arrivée des Bandidos les avait pris par surprise. Les Hells ne bénéficiaient plus désormais de l'avantage du nombre, et il était certain que s'ils tardaient trop à réagir, d'autres

Outlaws et d'autres Bandidos viendraient bientôt se rallier aux rangs de leurs ennemis. Et c'était sans compter les autres alliés, inconnus ceux-là, qui risquaient de s'ajouter au groupe : les Outlaws avaient beaucoup d'amis, des gangs de rue, des criminels indépendants qui sauteraient peut-être sur l'occasion de montrer leur savoir-faire à cette bande qui régnait sur la région depuis plus d'une décennie. Les Hells estimaient que leurs rivaux et eux étaient présentement à forces égales. L'arrivée d'un autre contingent ennemi ferait pencher la balance en leur défaveur. Il était temps de passer à l'action.

Les troupes se rassemblèrent d'un côté et de l'autre de l'aréna, Outlaws et Bandidos faisant face aux Hells Angels. D'un mouvement sec du poignet, on libéra les clés anglaises et les barres de fer tenues dissimulées jusque-là dans les manches des blousons de cuir. Personne ne se faisait d'illusions : dans les deux camps, chacun savait qu'il était peut-être sur le point de pousser son dernier soupir, mais le conflit qui trouvait ici son apogée était comme une locomotive lancée dans une course folle qui allait en accélérant depuis une cinquantaine d'années. Plus possible de renverser la vapeur ou de reculer.

À l'époque, les gars de The Breed disaient se battre rien que pour le plaisir, mais en vérité, il faut être animé d'une haine longuement mûrie pour se lancer ainsi à corps perdu dans une mêlée sanglante et potentiellement mortelle. Entre les Outlaws et les Hells, l'animosité était vieille de plus d'un demi-siècle. Bien que le club des Outlaws ait vu le jour dix ans avant celui des Hells Angels – un fait que les Hells contestent, et dont nous reparlerons plus loin –, cette rivalité ancienne est devenue partie intégrante de l'identité des Outlaws. On ne peut pas parler d'eux sans parler de la haine que leur inspire le grand club californien.

À ce jour, l'inimitié entre les deux clubs demeure entière, cela bien que l'on ait récemment assisté à des bouleversements importants dans l'univers des bandes de motards criminalisées. Fêtards et grands amateurs de balades en moto, les Outlaws n'ont jamais semblé aussi bien organisés que les Hells Angels et se sont vus surclassés par eux au Canada, en Europe, en Australie et dans d'autres régions, où les Hells ont connu une croissance sans égale

qui a fait d'eux le plus gros club de motocyclistes (MC, pour *motorcycle club*) au monde, sinon le plus ancien. Deuxièmes en importance, les Outlaws furent un jour relégués à la troisième place, derrière les Bandidos qui avaient grossi leurs effectifs dans des pays comme l'Allemagne et l'Australie (si vous avez lu mon dernier livre, vous savez que les Bandidos ne se sont pas aussi bien débrouillés au Canada). Mais les Outlaws ont un avantage stratégique : lorsqu'ils prennent un territoire, ils le prennent en douce, en s'insinuant en périphérie des grands centres, contrairement aux Hells et aux Bandidos qui investissent d'abord les grandes villes en assimilant systématiquement les clubs existants et en faisant la guerre pour s'approprier les territoires de la drogue et de la prostitution. Certains disent des Outlaws qu'ils sont timides – le président des Hells Angels, Sonny Barger, a osé le faire, et dans son autobiographie par-dessus le marché ! Que l'épithète soit justifiée ou non, les Outlaws ont droit aujourd'hui à un tout autre titre : celui d'être le club numéro un au monde.

En 2012, les Outlaws sont en effet devenus la plus grosse bande de motards de la planète. Ce simple fait devrait suffire à les rendre encore plus détestés de leurs rivaux.

Il n'est toutefois pas aussi facile qu'avant de mesurer la force et l'influence des grands clubs. La planète n'est plus divisée uniquement entre le rouge et blanc des Hells Angels et le noir et blanc des Outlaws. Les principaux gangs ont consolidé leur ascendant au fil des ans en rassemblant plusieurs autres clubs sous leur bannière, mais de nouvelles bandes commencent aussi à émerger et cherchent à gagner en influence et en autorité. Aucun de ces groupes n'a encore la portée des quatre grands clubs, mais dans des endroits comme Sydney, Winnipeg et Vancouver, ils commencent à s'imposer moins comme des clubs de soutien et davantage comme des égaux, maîtres de leur propre territoire. À travers ces mouvances, les vieilles rivalités flamboient toujours, alimentant les guerres et forgeant les allégeances, de Perth à Peoria.

Les motards criminalisés devraient en principe avoir beaucoup en commun, alors pourquoi les membres des différents clubs se détestent-ils autant ? Il arrive que certains d'entre eux changent de camp, parfois sous la contrainte – c'est ce que l'on observa juste-

ment en 2002 à London, en Ontario. Certains clubs, notamment les Outlaws et les Bandidos, se sont donné le titre de « nation », mais de façon générale, les quatre grands clubs – les Hells Angels, les Bandidos, les Outlaws et les Pagans – ainsi que leurs associés de moindre envergure s'apparentent davantage à des cousins qui seraient incapables de s'entendre. Un peu comme les Hatfield et les McCoy.

Ou les McCook.

Il y a belle lurette qu'une bande de motards a utilisé ce nom. Pourtant, qui veut connaître la genèse de l'animosité qui divise les Outlaws et les Hells doit revenir quelque soixante ans en arrière et se rendre au comté de McCook, dans l'Illinois.

Avant que nous remontions aux origines, je voudrais vous faire part de mon point de vue personnel en ce qui concerne les motards. J'ai travaillé à contrat pour la police durant vingt-cinq ans en tant qu'agent indépendant. Des forces policières locales, régionales et nationales de partout dans le monde m'ont engagé pour que j'infiltre des groupes criminels organisés et recueille les preuves qu'il fallait pour foutre tous ces gangsters en taule. J'ai infiltré des triades asiatiques, le Ku Klux Klan, la mafia russe, les Hells Angels de San Diego, les Bandidos de l'État de Washington, puis des bandes de motards de moindre envergure comme les Para-Dice Riders en Ontario et les Nomads à Sydney, en Australie. Plus d'un Outlaw a croisé ma route durant ces années… et nos rencontres n'ont pas toujours été harmonieuses. À Sturgis, en 1984, j'ai participé à la médiation, par les Bandidos, d'une trêve entre les Outlaws et les Hells Angels.

J'ai été témoin de la rivalité souvent violente qui oppose ces deux clubs. Encore aujourd'hui, j'ai peine à croire qu'un simple antagonisme entre deux groupes aux débuts si humbles et si désorganisés – les Hells ne comptaient qu'une poignée de clubs éparpillés à travers la Californie ; les Outlaws n'étaient rien de plus qu'un ramassis de mécanos crasseux issus d'un petit bled de l'Illinois – puisse avoir donné naissance à un empire criminel d'envergure planétaire. C'est pourtant le cas. Voici comment les choses se sont passées.

CHAPITRE 1

Les origines du mal

Le McCook Outlaws Motorcycle Club fut fondé en 1935 dans le comté de McCook, le long de la légendaire route 66, juste en banlieue de Chicago. Contrairement à la croyance populaire selon laquelle les Hells Angels seraient la première bande de motards hors-la-loi à avoir vu le jour, ce sont les Outlaws qui ont été les premiers. Aucun membre actif des Outlaws n'est aussi âgé que le club lui-même !

Que penseraient les membres fondateurs des Outlaws de la bande telle qu'elle est présentement ? Les Outlaws de l'origine étaient de rudes gaillards, modérément criminels et certainement pas organisés. Il est difficile d'imaginer comment, de ces premiers rebelles amoureux de motos, on en soit arrivé à ce gang de sociopathes amoraux qui, en 1967, ont cloué à un arbre une adolescente du nom de Christine Deese, qu'ils avaient contrainte à la prostitution, simplement parce qu'elle n'avait pas perçu les dix dollars que lui devait son client. Son « protecteur », Norman « Spider » Riesinger, avait vingt-cinq ans à l'époque. C'était un type dangereux. En 1974, il a été inculpé pour avoir participé au meurtre de trois Hells Angels. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le succès des Outlaws n'avait rien de prédestiné : ni la modeste confrérie rebelle du début, constituée à l'époque de la Grande Dépression, ni les motards violents et désaxés qui lui ont succédé ne laissaient présager l'organisation criminelle multinationale d'aujourd'hui, avec son revenu annuel global de plus de 1,9 milliard de dollars.

Au milieu des années 1930, époque de leur création, les Outlaws reflétaient la société du temps. Ensevelis sous la poussière du Dust Bowl et les affres de la Grande Dépression, ces hommes,

américains pour la plupart, erraient misérablement au cœur d'une décennie perdue, à la recherche d'une bouée à laquelle s'accrocher. À cheval entre la dépression et la guerre, 1935 s'éternisait, comme attendant des événements susceptibles d'enflammer l'imaginaire et de marquer le souvenir. Tandis que Hitler jouait les chanceliers, que Mussolini régnait avec une main de fer sur l'Italie et que Staline faisait de même en Russie, l'Amérique agonisait entre les griffes de la Grande Dépression. Le taux de chômage était de 22 pour cent. La pauvreté était partout. L'économie recommença un peu plus tard à rouler, mais le peuple, lui, restait abattu, en proie au désespoir. La crise des années 1930 avait dépouillé la classe moyenne de ses économies, l'avait démoralisée. Les gens devaient se délocaliser pour se trouver du travail, se retrouvant parfois à mille lieues de leur foyer. Toutes ces années d'épreuves et de privations, à regarder l'élite mener la belle vie tandis que les ouvriers crevaient de faim, tout cela a profondément marqué le peuple américain.

Au milieu de la décennie, *Les révoltés du Bounty* remportait l'Oscar du meilleur film et la chanson *On the Good Ship Lollipop* figurait parmi les plus populaires de l'époque. Le thème dans les deux cas : échapper à des conditions intolérables pour prendre le contrôle de sa vie et cheminer vers un monde meilleur. On imagine difficilement qu'il puisse y avoir un lien entre Clark Gable ou Shirley Temple et les clubs de motards, néanmoins la création des Outlaws peut elle aussi être considérée comme le reflet naturel d'une époque. Les jeunes motards étaient eux aussi tenaillés par un fort désir d'évasion ; leurs engins sont devenus leur navire et la grand-route, leur océan. Et il n'était pas étonnant que cette soif de liberté soit accompagnée de comportements asociaux : la société ne leur avait jamais rien donné ; s'ils voulaient quelque chose, ils devaient le prendre.

Les Outlaws de McCook County se sont d'abord donné un uniforme rudimentaire : il s'agissait d'une simple salopette au dos de laquelle était inscrit le nom du club. Ce n'était pas tout à fait une révolution vestimentaire, mais c'était tout de même une première. Une moto ailée vint s'ajouter au nom deux ans plus tard. Cet emblème peint au pochoir était l'ancêtre des patches que les

motards criminalisés portent aujourd'hui ; ne manquait que le patch nommé « arc inférieur », sur lequel chaque chapitre inscrit la ville ou la région d'où il vient.

Le calme revint au Matilda's, bar de prédilection des McCook Outlaws, lorsque les États-Unis sont entrés dans la Deuxième Guerre mondiale. À partir de décembre 1941, des milliers de jeunes Américains furent appelés sous le drapeau ou se sont portés volontaires. Un lit propre, trois repas chauds par jour et tous les Allemands que l'on pouvait tuer : voilà une offre que les Outlaws de l'époque ne pouvaient refuser !

Ceux qui ont survécu à la guerre ont été confrontés à un sentiment d'aliénation encore plus profond qu'auparavant lorsqu'ils sont rentrés à la maison. Le retour à la réalité, en plein dans les tourbillons tumultueux du nouveau rêve américain, ne fut pas des plus faciles. Endurcis par la guerre, unis par un lien tissé dans l'horreur, ils ne se voyaient pas devenir de simples pères de famille, besognant chaque jour dans un bureau et revenant chaque soir à une vie de banlieusards, avec une femme, trois enfants et un bon verre de scotch pour faire passer le tout. En revenant de l'Europe dévastée, les Outlaws se tournèrent tout naturellement vers le club. Mais tout n'était pas comme avant, car entre-temps ils étaient devenus des guerriers entraînés, disciplinés, qui avaient acquis le goût du sang et de la violence. Si les McCook Outlaws étaient menaçants en 1941, en 1946 ils étaient devenus carrément dangereux. Le poignard avait remplacé le poing, puis l'arme à feu avait pris la place du poignard, et c'était le gouvernement lui-même qui leur avait enseigné à manier l'un et l'autre.

En 1948, l'incident de Hollister marque un point tournant de l'évolution du motard hors-la-loi, mais comme ces événements se sont déroulés dans la lointaine Californie, ce n'est que plusieurs années plus tard que leur impact se fera sentir chez les Outlaws de l'Illinois. Il est important de départager ici les faits de la mythologie, les médias de l'époque ayant bien évidemment gonflé l'affaire : deux clubs, les Boozefighters et les Pissed Off Bastards of Bloomington, ont décidé de semer la pagaille dans un rassemblement de motocyclistes sanctionné par l'AMA (American Motorcycle Association) ; quelques devantures de commerces furent

vandalisées et un motard fut arrêté pour avoir commis un acte indécent. Rien à voir avec « l'attaque violente » relatée dans la presse. Un court article paru dans le quotidien local fut repris par le magazine *Life* qui l'agrémenta d'une photo grand format prise par le photojournaliste Barney Peterson. On dit qu'une image vaut mille mots, or, c'était le cas ici : on y voyait un type éméché qui enfourchait une moto avec une bière dans chaque main, le sol autour de lui jonché de bouteilles vides. Peterson a avoué par la suite qu'il avait créé la scène de toutes pièces. Couronné d'un titre incendiaire qui laissait entendre qu'une bande de motards avait terrorisé la ville, l'article mentionnait qu'un individu avait été arrêté pour le crime, somme toute assez mineur avouons-le, d'indécence publique. La revue *True Detective* publiera par la suite un récit fictif basé sur ce qui s'était passé à Hollister, récit qui mettra l'accent sur la violence et la sexualité. Le mythe du motard hors-la-loi était né. J'imagine que les gens ont préféré croire cette histoire de minettes à moto légèrement vêtues plutôt que la réalité, qui se résumait à peu de chose près à un motard saoul pissant en public. Les journaux ont vite compris que les motards étaient un sujet vendeur. En somme, les médias ont créé une légende, une image du motard hors-la-loi que les motards eux-mêmes se sont empressés d'adopter.

À l'opposé, les amateurs de motos et les regroupements de motocyclistes telle l'AMA ont immédiatement cherché à se distancier de ces mauvais éléments auxquels on tentait de les associer. À l'instar des médias, l'AMA avait tendance à exagérer. Les lobbyistes de l'association proclamèrent que les motards hors-la-loi représentaient un pour cent du nombre total de motocyclistes amateurs en Amérique, tous les autres étant des citoyens parfaitement respectables – c'est cette affirmation qui a amené les motards hors-la-loi de toutes allégeances à se désigner eux-mêmes comme des « un-pourcentistes ». On ne pouvait pas blâmer l'AMA de marteler la distinction entre ses membres et ces criminels en puissance qu'étaient les motards hors-la-loi, cependant, dans son livre *Hell's Angels*, Hunter S. Thompson calculait qu'en 1965, l'AMA ne comptait que cinquante mille membres, alors qu'environ 1,5 million de motos étaient enregistrées aux États-Unis. Les

membres de l'AMA représentaient donc moins de cinq pour cent des propriétaires de motos en sol américain. Si on se fiait à la règle du un pour cent, il n'y aurait eu que 15 000 motards hors-la-loi dans le lot restant, ce qui était difficile à croire. Mais ces chiffres venaient quinze ans après l'incident de Hollister, quinze années au cours desquelles les clubs avaient eu le temps de prendre de l'expansion.

Il faut dire qu'au début, les bandes de motards étaient moins intéressées à grandir en nombre qu'en réputation. Si dans son livre *Wild Ride* l'auteur Tom Reynolds tient pour acquis que les bandes de motards criminalisées sont apparues à l'époque des événements de Hollister, ce qui n'est pas tout à fait vrai, il explique en termes lucides comment leur mythologie s'est implantée dans l'imaginaire américain : le mythe du motard rebelle est, selon lui, « le résultat d'un siège qui n'a jamais eu lieu et d'une expatriation hors d'une organisation dont ces gars-là n'ont jamais fait partie ». Des clubs tels que les Pissed Off Bastards of Bloomington et les Boozefighters se régalaient de la mauvaise presse dont ils étaient l'objet. Ils avaient enfin une image sur laquelle forger leur identité et ils étaient prêts à tout pour prouver que leur réputation était justifiée. Pour l'Amérique majoritairement chrétienne de l'après-guerre, quand un de ces gangs vagabonds se pointait, c'était comme si le diable lui-même arrivait en ville. Les motards eux-mêmes attisèrent la hantise populaire en adoptant le symbole de la croix gammée et en s'affublant de noms à consonance démoniaque.

Les motards se faisaient trop voyants, trop bruyants. Les autorités n'ont pas tardé à réagir. Les politiciens sont partis en croisade, promettant de rétablir la paix et l'ordre dans les rues d'Amérique. Partout au pays, les corps de police ont vu leurs budgets augmentés. La lutte contre les motards commençait à peine et déjà elle rapportait gros.

Tous ne s'entendent pas là-dessus, mais il y en a pour dire que certains membres des deux clubs associés à l'incident de Hollister ont ensuite fondé un nouveau club. Le nom qu'ils choisiront pour le désigner contenait toute l'angoisse de cette jeunesse de l'après-guerre, mais il évoquait aussi les grands idéaux américains – la soif

de liberté, l'amour de la grand-route. Durant la Seconde Guerre mondiale, ce nom apparaissait au flanc des chasseurs américains qui livraient bataille dans le ciel d'Europe, sans doute en référence au film de Howard Hughes, paru en 1930, qui racontait l'histoire de deux pilotes de la Royal Air Force durant la Première Guerre mondiale. La mythologie à laquelle s'identifiaient ces motards californiens ne pouvait venir que de Hollywood. Et le nom qu'ils ont choisi est celui de « Hell's Angels ».

Dans ses mémoires, Sonny Barger, ce motard mythique qui a longtemps été président des Hells Angels, fait des pieds et des mains pour tenter de présenter sous un nouveau jour une réalité historique que les Hells ont toujours eu du mal à avaler, à savoir que de tous les grands clubs de motards, celui des Hells n'est pas le premier à avoir été créé. Son argument se fonde sur la prémisse selon laquelle les McCook Outlaws, les Chicago Outlaws et les Outlaws d'aujourd'hui ne peuvent pas être vus comme l'évolution continue d'un seul et même club. La moto ailée des premiers jours ne ressemble en rien à « Charlie », la tête de mort qui est l'emblème actuel de la bande. Le nom est différent, le patch est différent… donc c'est un club différent, soutient Barger. Selon lui, si on appliquait la même logique aux Hells Angels, il faudrait dire que les Pissed Off Bastards of Bloomington (POBOB) sont les fondateurs du club.

Ce n'est pas tout à fait ça.

Pour tout dire, les origines des Hells Angels ne sont pas plus précises que celles des Outlaws ou des autres clubs. Nous savons qu'un groupe de Hells Angels fut formé en 1948 à Fontana, en Californie, par d'anciens membres de différents clubs de motocyclistes. Certes, il y avait des gars de POBOB parmi eux, mais il y en avait aussi d'autres venant de différentes factions. Selon Barger, qui a lui-même fondé le chapitre d'Oakland, des clubs portant le nom de Hell's Angels existaient indépendamment les uns des autres à San Francisco, Gardena, Fontana, ainsi que dans plusieurs autres bourgades californiennes. Chaque club faisait ses petites affaires sans s'intéresser aux autres, et certains croyaient même qu'ils étaient les seuls à avoir adopté le nom de Hell's Angels. Les

Outlaws n'avaient-ils pas fait montre d'une continuité plus solide depuis 1935 ?

Certaines sources prétendent que les Hells Angels de San Francisco ont été constitués en 1953 par Rocky Graves, qui était alors membre des Hells Angels de San Bernardino. Le club de San Francisco aurait donc eu des précurseurs. Selon une autre version des faits, les Hells de San Francisco auraient été formés en 1955 par treize membres issus d'autres « chapitres » ; Frank Sadliek, qui avait conçu le logo à tête de mort original des Hells, fut nommé président. Barger et ses Hells d'Oakland utilisaient une version plus grosse de ce patch : baptisé « Barger Larger », l'emblème devint le standard du club en 1959. Encore à cette époque, les Hells Angels n'étaient pas dirigés par un seul homme ; on comptait plusieurs leaders au sein de l'organisation.

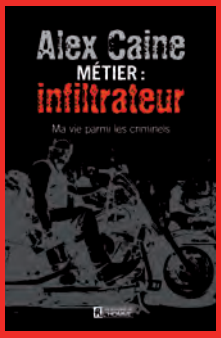
Si l'on prend la continuité comme critère, alors on peut dire que le club des Outlaws est en droit de prétendre qu'il est le plus ancien. De plus, alors que d'autres clubs avaient perdu des membres à cause de querelles entre les chapitres ou de la relocalisation de ceux-ci, les Outlaws, eux, avaient conservé la majorité de leurs membres originaux. John Davis a fondé le club et l'a dirigé de façon intermittente jusqu'à sa mort – il fut tué par un autre Outlaw au début des années 1970, en plein cœur d'une lutte de pouvoir interne entre les nouvelles recrues ambitieuses, les camés du groupe (qui voulaient que le club soit plus axé sur l'argent et les revenus) et les vieux motards picoleurs qui avaient fondé le club ou étaient là depuis assez longtemps pour avoir connu ceux qui l'avaient fait.

Déjà au début des années 1950, les deux plus importantes et imposantes bandes de motards d'Amérique menaçaient d'entrer en collision.

Forts de la publicité et de la notoriété récoltées à Hollister, les McCook Outlaws accueillaient des nouveaux membres venus des quatre coins de l'Illinois. Avec cette croissance vint la nécessité de changer d'infrastructures : trop à l'étroit dans le petit comté de McCook, le club déménagea ses quartiers généraux à Chicago, qui était la deuxième ville des États-Unis en importance à l'époque.

Outlaws et Hells Angels : entre ces gangs, la lutte fait rage depuis toujours. L'enjeu : dominer le marché de la drogue et de la prostitution, quel qu'en soit le prix. Cessez-le-feu et hostilités, exploits et défaites, alliances et trahisons, tel est le destin d'un motard. Alex Caine a assisté, en tant qu'élément infiltré, à l'escalade de violence entre les puissants rivaux. Il révèle ici les dessous de la guerre sans merci qui a lieu dans les coulisses. Un récit fascinant, parfois sanglant, sur la soif de pouvoir, les disputes de territoires et les promesses de loyauté qui font la loi encore aujourd'hui.

DU MÊME AUTEUR



Spécialiste de l'infiltration et conseiller dans les enquêtes sur les gangs de motards, **Alex Caine** a travaillé pour la GRC, le FBI, l'Agence antidrogue des États-Unis (DEA) et d'autres corps de police aux quatre coins du monde.

Groupe Livre Québecor Média

ISBN : 978-2-7619-3677-4

9 782761 936774